





SERGE FILIPPINI

L'HOMME  
INCENDIÉ

roman

Préface de  
FRANCK BOUYSSÉ

 LIBRETTO

© Éditions Phébus/Libella, Paris, 1990.  
Pour la préface:  
© Éditions Libretto/Libella, Paris, 2021.

I.S.B.N. : 978-2-36914-594-3

*Pour Danièle*



*Il repose. Il a voyagé.*

JOYCE





GIORDANO BRUNO  
L'HOMME ÉCLAIRÉ  
(1548-1600)  
par Franck Bouysse

Je me souviens de ce jeudi de septembre 1991. Comme chaque semaine, après le travail, je me rendis chez mon libraire à la recherche de textes qui me feraient vivre de nouvelles expériences, me porteraient en territoires inconnus, par l'histoire et par la langue. Ce jour-là, mon regard fut d'abord attiré par un détail d'une toile du Caravage en couverture d'un livre posé sur une table : *Saint-Jérôme écrivant*, que je n'allais pas tarder à rebaptiser *Giordano Bruno écrivant*. Il s'agissait de *L'Homme incendié* de Serge Filippini. Je lus la première phrase, ainsi que j'en ai l'habitude : « 10 février 1600, jeudi. J'inscris cette date avec une plume exécration, sans lunettes et tandis qu'il me reste sept journées à vivre, si vivre est aussi croupir dans la puanteur d'un cachot. » Une vive émotion me saisit aussitôt, sans que je me l'explique sur le moment, et, une fois rentré chez moi, les heures de lecture qui suivirent ne démentirent jamais cette première impression.

Trente années ont passé, et aujourd'hui, j'ai envie de dédier cette préface à l'heureux lecteur qui va découvrir le prodigieux roman de Serge Filippini, ce lecteur que je fus et que je demeure.

*L'Homme incendié* est un livre d'une telle richesse qu'il vous accompagne toute une vie – source merveilleuse de réflexion, de plaisir et d'émotion –, tant il recèle de fonds secrets.

Pour commencer, mieux vaut laisser l'homme se présenter lui-même : « Mon nom est Giordano Bruno de Nola. Peut-être vous a-t-il déjà frôlé l'oreille, peut-être pas. Qui suis-je ? Non point un acteur, messieurs, mais un philosophe, un astronome et un écrivain. » Bruno omet de préciser qu'il est aussi bénédictin et, connaissant l'homme, ce n'est certainement pas un hasard, plutôt une provocation, tant il lutta corps et âme contre une Église aux pouvoirs légitimés par la force.

Dieu, affirme-t-on dans la Bible, créa le monde en sept jours. Sept jours, c'est également le temps qu'il fallut à Giordano Bruno pour consigner sa vie sur le papier. Alors qu'il est enfermé depuis huit ans dans un cachot, condamné pour hérésie par l'inquisition romaine, Giordano Bruno consacre ses derniers jours à transformer son existence en un destin tragique ; à écrire sa vérité ; à témoigner de l'obscurantisme chrétien qui étouffe tout progrès scientifique ou philosophique ; à visiter son passé aventureux à l'aide d'une plume aiguisée, trempée dans l'encrier d'une prodigieuse mémoire ; à cartographier la société de l'époque et tourner en dérision la binteloterie intellectuelle d'une église figée dans ses certitudes ; à apprivoiser la mort promise en pleine lucidité. Ses mots empreints de culture et d'intelligence seront ses ultimes armes pour combattre le dogme et la bêtise de ses pairs. En esprit libre aux géniales intuitions, il théorisa sur les ombres, sans jamais pouvoir s'extirper de celle de la puissante église qui n'admettait pour seule vérité immuable que le ciel pétrifié d'Aristote, quand le sien se déployait vers un impensable infini. Il osa épouser la thèse de Copernic, selon laquelle la Terre ne serait pas le centre de l'univers, mais qu'elle tournerait sur elle-même et autour du Soleil, alors devenu astre de référence. Comment ne pas voir en cet héliocentrisme les prémices des flammes qui finiraient par l'incendier ?

Même derrière des barreaux et sous une voûte de pierres

noircies de crasse, Giordano Bruno demeura citoyen de l'univers, d'un grand Tout, sans murs ni cloisons, un grand Tout fait d'amour, d'art et de beauté. Telle fut sa vérité. « Une vérité qui ne rejoint pas la beauté est une vérité fausse. » Pour lui, Dieu n'est pas une entité omnisciente extérieure à notre entendement, il est partout dans le vivant et l'inerte, dans toute création terrestre et au-delà, déclinable en une multitude de mondes jusqu'aux confins les plus reculés de l'univers. Dieu est ce grand Tout qui héberge l'*Anima mundi*. « Le monde est une immense et accueillante forêt, l'âme s'y manifeste tout entière dans chaque souffle d'air circulant sous les branches, dans le cœur frémissant de chaque animal, dans ses yeux, ses membres et ses organes internes, les excréments, les brindilles, les pierres. » En ce sens, la pensée de Bruno préfigurait la philosophie de Spinoza, qui comme lui, dut fuir l'Inquisition tout au long de sa vie. Tous deux défendirent l'idée d'une identification de Dieu avec la nature, une conception de l'homme délivré des sectes religieuses. « Je suis un serviteur de la nature qui est pacifique et bonne par essence, du soleil qui nourrit les âmes et éclaire la raison de l'univers infini, tel qu'il se réfléchit en mon esprit. »

Giordano Bruno se considérait comme citoyen de l'univers, partout chez lui. En esprit tout au moins, il se plaçait au centre de l'univers et en explorait les confins à la barbe de prélats simplement soucieux de leur opulence. John Charlewood imprima un de ses livres au temps de son séjour à Londres et inscrivit « imprimé à Paris » en page de garde. Giordano Bruno s'étonna de la mention et en fit part à Charlewood, qui lui demanda alors :

« Car vous êtes de Paris, non ?

– Je suis comme Socrate : citoyen de l'Univers.

– Eh bien, sur le prochain, nous inscrirons : Imprimé dans l'Univers. »

Chaque humain connaît l'inévitable issue de l'existence, mais lequel possède en lui assez de force et de conviction pour en explorer les rives au crépuscule de sa vie, comme l'a fait Giordano Bruno? Quel homme capable de croire encore en des symboles tracés dans une langue universelle, de vagabonder vers les étoiles, de repousser les limites de l'espace et du temps, pour au final n'en accepter aucune, pas même dans la mort? En homme libre et intègre, Giordano Bruno aura arpenté le monde connu et d'autres inconnus, tous les territoires du passé, depuis les origines, sur lesquels s'étayait une pensée perfectible, en perpétuelle évolution, affirmant qu'une théorie énoncée porte déjà en elle les germes de sa destruction, telle une nécessité permettant de mener à une autre. Malgré son corps contraint entre des murs épais, sans espoir d'échapper à ses bourreaux, son esprit demeura plus libre et intègre que jamais.

Le roman foisonnant et érudit de Serge Filippini ne laissera personne au bord de quelque chemin trop abscons. Au contraire, sans jamais rien concéder à la facilité, il est de ceux qui ouvrent l'esprit, remettent en question les idées reçues, de ceux qui font confiance à l'intelligence du lecteur prêt à se laisser emporter dans cette folle aventure.

Au lecteur désormais de découvrir sa folle épopée. Adulé ou détesté, il ne laissa personne indifférent tout au long de son extraordinaire parcours. Ce texte est tout à la fois livre d'aventure aux accents picaresques, fresque historique et objet de réflexion. Laisser le charme opérer, le temps de la lecture et bien longtemps après, se faire disciple de Giordano Bruno, qu'un pape et ses sbires firent taire en clouant sa langue sur un mors et en embrasant son corps mortel, croyant ainsi se débarrasser de son âme.

Au lecteur d'entrer dans la nuit étoilée de Bruno, un univers en expansion dont il fait cadeau dans ses ouvrages.

« Chaque écrivain n'est-il pas en droit d'attendre de son lecteur l'once de patience et d'amitié sans laquelle il n'existerait en ce monde ni art, ni philosophie. » Et s'il en fallait plus pour convaincre le lecteur du bonheur à venir, lui dire qu'il voyagera entre Gênes, Noli, Padoue, Savone, Turin, Venise, Padoue, Brescia, Naples, Chambéry, Genève, Lyon, Toulouse, Londres, Oxford, Prague, Francfort... ; qu'il croisera sur sa route William Shakespeare, Michel de Montaigne, le jeune Kepler, Henri III, le peintre Arcimboldo ; qu'il verra disparaître Prospero dans les flots déchaînés au milieu de *La Tempête* ; qu'il rencontrera bien d'autres personnages hauts en couleur, connus ou anonymes, tel Jean Hennequin son fidèle disciple, toujours prompt à défendre son maître, par le verbe ou l'épée, à la manière du Petit Jean de Robin des bois, et aussi le beau Cecil, le grand amour de Bruno. Dire encore que, en suivant les traces de l'homme illustre, le lecteur ne pourra s'empêcher de penser à Guillaume de Baskerville, le moine Franciscain du *Nom de la Rose* d'Umberto Eco. Deux hommes attachés aux règles de vie de Saint Thomas d'Aquin, ennemis des fastes de l'Église, deux intelligences se fondant sur la connaissance et la science pour faire évoluer les idées, n'admettant aucune censure de nature à brider la pensée. Pour s'en convaincre, il suffira de relire les premiers mots du *Nom de la rose*, la confession d'Adso de Melk qui accompagna Guillaume de Baskerville en une mystérieuse abbaye bénédictine située entre Provence et Ligurie, comme si les trajectoires des deux moines se rejoignaient en un même projet : « Arrivé au terme de ma vie de pécheur, tandis que chenu, vieilli comme le monde, dans l'attente de me perdre en l'abîme sans fond de la divinité silencieuse et déserte, participant de la lumière immuable des intelligences angéliques, désormais retenu par mon corps lourd et malade dans cette cellule [...], je m'appête à laisser sur ce vélin

témoignage des événements admirables et terribles auxquels [...] il me fut donné d'assister, en répétant verbatim tout ce que je vis et entendis, sans me hasarder à en tirer un dessein, comme pour laisser à ceux qui viendront (si l'Antéchrist ne les devance) des signes de signes, afin que sur eux s'exerce la prière du déchiffrement.» *Laisser à ceux qui viendront des signes de signes*, voilà bien en quoi consistait ce projet : témoigner de leur vérité par la grâce des mots écrits.

Giordano Bruno pensait que l'art était la seule façon d'habiter durablement les mémoires. À l'instant même où un prêtre lui apprenait la nouvelle de son exécution prochaine, il lui indiqua un passage des *Confessions*, en guise d'épithaphe : « Je franchirai donc à mon tour cette énergie de ma substance pour monter par échelons vers Celui qui m'a fait. Sur ce, me voici dans la mémoire. »

Je ne sais si Giordano Bruno est parvenu à Celui qui l'a fait, mais une chose est sûre, il est dans ma mémoire, et, en manière d'hommage, puisqu'il aimait avoir le dernier mot : « Les mots voués à l'oubli qu'a tracés ma misérable plume ressemblent à des pierres soulevées le long d'un chemin, et dont chacune cachait sa brassée d'accidents, de circonstances, de hasards et de visages. »

10 FÉVRIER 1600, JEUDI

J'inscris cette date avec une plume exécration, sans lunettes et tandis qu'il me reste sept journées à vivre, si vivre est aussi croupir dans la puanteur d'un cachot. Vivre, mourir. Ici, les extrêmes ont tendance à se vouloir confondre. Mais le diable, qui ne perd jamais son temps, a fait en sorte qu'il y eût dans ma dernière chambre une table, un tabouret, une froide clarté tombant d'un soupirail ; et je suis une vieille bête résolue à ne pas perdre la raison, quitte à ployer jusqu'au bout sous le fardeau en quoi s'est résumée ma vie. Voilà pourquoi j'ai exigé de l'encre et du papier. Orazio m'a obéi sans hésiter :

– Écris tant que tu veux, Brunus. Tout sera détruit.

Merci, geôlier. Et rassure-toi : je ne te causerai pas le moindre ennui. Je sais parfaitement que ces notes n'ont aucune chance de devenir jamais mon dernier livre. Ma seule ambition sera d'être sept jours durant lecteur de moi-même. Après quoi on me brûlera, et ces feuilles. Un soupir, un tressaillement imperceptible du monde auront lieu et Giordano Bruno, écrivain, professeur de philosophie naturelle, ancien conseiller du roi de France, héros de la mémoire, des lettres, des sciences et des arts magiques ne sera plus qu'un souvenir – un mauvais souvenir, pour certains. Aux flammes l'hérétique ! Adieu le goût des choses, la chair des garçons, la crépitation des disputes. Au seuil d'une impossible vieillesse, le

temps emportera mon corps et mes pensées. Que tout ce qui fut moi disparaisse ! Restera ma mort abominable comme seule revanche – une trace de pas sur la neige : quelqu'un, dira-t-on, est passé.

C'était hier, à la mi-journée. Flaminio Adriano, notaire de l'Inquisition universelle et sacrée, s'apprêtait à donner lecture de la sentence. Les gardes ont imposé le silence à la foule qui battait la semelle en plein courant d'air dans le palais de Madruzzi et se répandait par les portes ouvertes jusque sur la piazza Navona. Peuple de vauriens ! Peuple d'intrigants invité à entendre ses maîtres ordonner la mort ! On nous avait pour ainsi dire, le frère Cyprien et moi, expulsés de notre cellule du Saint-Office et traînés une dernière fois devant l'assemblée des neuf cardinaux élargie aux conseillers. Un évêque, moyennant salaire, était chargé de la double dégradation, et Rieti, gouverneur de Rome, prêt à prendre livraison des deux obstinés. Jamais la Sainte Église ne se salit les mains ! Elle condamne, le siècle exécute. On vous estrapade, on vous gonfle d'eau comme une outre, mais quand le prisonnier s'effondre sur son grabat, n'aspirant qu'à l'oubli, le corps dont on l'invite à reprendre possession est censé être pur de toute mutilation, afin que Dieu point ne s'en trouve offensé.

Adriano se racla la gorge. J'observai pour la dernière fois – aucun ne me rendit mon regard – mes juges vêtus de pourpre siégeant derrière la longue table : Deza, l'Espagnol richissime et dépravé ; Bellarmin qui examinait ses mains fines comme des lames ; Santaseverina, le plus haineux de tous, avec sa tête en forme de boulet... Madruzzi, lui, roulait des yeux tourmentés et paraissait avoir été assis de force à même une chaise de torture chauffée au rouge. Dieu qu'ils l'insupportaient, les va-nu-pieds qui se pressaient en jacassant dans sa maison ! Suite à un signe empreint de



mauvaise humeur qu'il lui adressa, un garde s'approcha de moi. On m'avait obligé à m'agenouiller; le sbire me força à incliner la tête.

S'éteignirent les derniers murmures. J'entendis le notaire énumérer les noms des présents, puis la liste de mes crimes. Aux huit prétendues erreurs et hérésies rédigées en langue chrétienne par Bellarmin, mais qui du moins se rapportaient à ma doctrine, venaient s'ajouter plus de vingt motifs ineptes issus de témoignages produits par les délateurs de service, singes flagorneurs et gibiers de potence employés par la Curie! Avant même que je fusse debout, les gardes se précipitèrent pour me contraindre à plier le genou. Couvrant la voix d'Adriano, je m'écriais déjà :

– Misérables chiens apeurés! Vous me condamnez, mais vous tremblez plus que moi qui subis la sentence!

Je reçus un coup violent au visage. Autour de moi, la piétaille grondait, vociférait, montrait le poing, houle méchante et criarde dont se détachaient, tels graillements de corneilles stupides, insultes et menaces en patois romain. À mort! Au bûcher! – Oui! Vous l'aurez votre bûcher, votre spectacle, votre mystère, votre purge morale! Un peu de patience! Déjà je suis à terre!

– Assassins! soufflai-je. Analphabètes!

Nouveau coup sur la tête. Madruzzi est debout, l'air égaré. Il aboie, exige le silence, du renfort. Du renfort, par le Christ! Des hommes! Cette racaille en furie! Elle va tout briser! Tout envahir! Enfin les armes se dressent. Rien de tel qu'un ballet de pertuisanes pour les calmer. Et l'on s'apaise en effet. Presque aussitôt. À bête qui mord, courte chaîne. La masse s'ébroue, étonnée de sa propre audace, non rassasiée. Le feu de la tempête s'est éteint. Les cardinaux peuvent enfin se rasseoir.

La tempête! N'est-elle pas mon élément, depuis toujours?

Je revois Naples, le monastère : déjà, il fallait savoir se faire entendre. Les ânes y tenaient le haut du pavé. J'étais jeune et je ne voyais partout que corruption, vulgarité, ignorance et cruauté, les quatre sœurs méphitiques installées à chaque étage de la hiérarchie. Qui voulait exister devait commencer par donner de la gueule. Dieu sait que la parole, je n'ai jamais hésité à la prendre depuis, et toute ma vie durant, faisant de nécessité vertu... Vengeance impitoyable de la destinée, c'est finalement la langue emprisonnée dans un mors de bois que j'aurai écouté ma sentence, à genoux et courbé entre deux gardes. Le notaire Adriano expédiait son texte aussi vite qu'il pouvait :

– ... aussi commandons-nous que tu sois dégradé et chassé de notre Sainte Église, t'étant montré indigne de sa miséricorde ; et que tu sois livré à la cour séculière, en la personne du gouverneur de Rome ici présent, afin qu'il te punisse en adoucissant, autant qu'il lui sera possible et sur notre requête bienveillante, les rigueurs de la loi. De plus, nous condamnons et censurons tous tes livres comme contenant erreurs et hérésies, et ordonnons qu'ils soient brûlés en place Saint-Pierre, au pied des escaliers, et comme tels mentionnés dans l'index des ouvrages prohibés – ainsi soit-il.

Le mors m'empêchait d'avaler ma salive et sans doute l'évêque requis pour cette tâche – un pauvre bougre aux yeux effrayés – se souviendra-t-il longtemps d'avoir dégradé non le héros d'une vérité insoupçonnée, mais une espèce de forcené rouge de colère et dégouttant de bave. Après que j'eus envoyé au diable d'un coup de poing les instruments sacerdotaux (et reçu une autre rossée), il exigea des gardes qu'ils me tinsent les mains et, tandis qu'il débitait ses formules à vive allure, me blessa en me taillant maladroitement les ongles du pouce et de l'index, l'air craintif et écœuré, comme s'il se fût agi de griffes malfaisantes. Le rituel était

accompli. Je n'assistai pas à la dégradation du frère Cyprien car Rieti ordonna à ses hommes que je fusse jeté sans attendre au cachot. Un valet de Madruzzi leur indiqua une porte donnant sur l'arrière, qui permettait d'éviter la foule. On traversa une cour majestueuse, cinq ou six ruelles battues par un vent de tramontane, et le groupe que nous formions – une poignée de sbires mécontents entraînant un malheureux à moitié étouffé – déboucha sur une avenue plus large où, adossée au Tibre, se dressait Tor di Nona, ma nouvelle, ma dernière prison.

Le gardien à qui l'on m'a remis, Orazio, est un hercule à l'œil crevé. Tout en m'entravant les jambes, il m'a confié qu'il avait, lui aussi, grandi à Naples, près de la bien nommée piazza Perdura où sa mère faisait la putain.

– Ville de brigands et de sodomites, grogna-t-il. Les prêtres et les étudiants pires encore que les autres. Passaient leur temps à se bagarrer et à préparer leurs mauvais coups – puis, se décidant enfin à me libérer la bouche : Mon pauvre vieux, comme ils t'ont arrangé.

Il m'a autorisé à cracher un filet de sang dans une écuelle, m'a tendu une cruche de vin et a repris :

– Ici, les exécutions ont lieu le jeudi, mais je n'ai pas eu vent que ce serait pour demain. Allons, les frères noirs peuvent encore venir.

Les frères de San Giovanni Decollato sont des laïcs, en réalité, qui occupent leurs loisirs en assistant, comme ils disent, les suppliciés. Seigneur ! que je les hais ces êtres friands de processions à la nuit tombée, de prières aux agonisants, de têtes tranchées et corps livrés aux flammes...

Ma réponse fut un gémissement rauque :

– Le plus tôt sera le mieux.

– C’est ce que je pense, moi aussi. Guère envie de voir défiler du monde dans ta cellule pendant une semaine. Ouvrir aux gens, les conduire jusqu’ici. Tor di Nona n’est pas un moulin. Quelque chose me dit que tu ne dois pas être un client facile, toi, à en juger par ce truc qu’ils t’ont fourré dans le bec...

– Quand saurai-je, pour... l’exécution ?

– Tu as peur, hein ? – il me grondait en agitant un doigt charbonneux aussi épais qu’un bâton. Vous êtes bien tous les mêmes, allez. Tant qu’il s’agit d’agacer le lion, vous vous croyez les plus malins, mais qu’il vous tienne, lui, entre ses pattes, vous tremblez comme des moutons ! Le diable t’emporte : il fallait réfléchir avant ! À croire que vous autres curés n’êtes que des grandes gueules, des fanfarons sans rien dans la cervelle.

Je me suis penché de nouveau sur l’écuelle. À genoux, il vérifiait mes fers.

– Quoi qu’il en soit, Brunus, si tel est bien ton nom, ne t’avise pas de m’attirer des ennuis. Orazio n’est pas un mauvais bougre, tu verras, et le condamné à mort ne possède rien de plus précieux que son geôlier, quand celui-ci est honnête.

Sur ces paroles, il m’offrit une nouvelle rasade de vin, tout en me présentant son regard borgne, blessé, où luisait peut-être, en effet, un éclair de bonté. Je répétai ma question.

– Compte deux bonnes heures après la tombée du jour. Si tu n’as rien vu venir, alors ce sera à coup sûr pour jeudi prochain.

Sa silhouette massive s’est effacée derrière la porte. J’eus de la peine, tant ces chaînes sont lourdes, à ramener mes jambes sur la planche dépourvue de paillasse. Dans le jour de souffrance, là-haut, le ciel n’a pas tardé à s’assombrir. Il ne me restait plus qu’à trembler, tous les sens aux aguets, au fond de la nuit épouvantable.

Contrairement à celle du Saint-Office, où j’ai vécu ces

sept dernières années et qui résonne en permanence de mille disputes et éclats de rire entre frères, la prison sénatoriale me paraît hantée par un terrible silence qu'aucun gémissement ne vient troubler, tel un univers où même les larmes n'ont plus cours. Nul appel, nul message ne filtre entre ses murs glacés. Un verrou grince contre son huis. Un gardien rôde en traînant les pieds le long du couloir. Quelque part, on ouvre et referme une herse. Combien de condamnés ont grelotté avant moi dans cette cellule de coupable envahie par les rats, hypogée pour un reste de vie où, soudain, se précipitent en désordre images et réminiscences? Je vois Socrate s'allonger sur la pierre avec un frisson, tandis que le froid gagne ses jambes et son ventre. Des amis pleurent à son chevet; lui n'écarte le voile qui recouvre son visage que pour prononcer les phrases simples qui ne doivent jamais mourir. Mes amis à moi, où sont-ils? Hennequin, Besler, Sidney... Le fier, le gracieux Sidney a disparu à trente-deux ans après avoir servi dans les Flandres, étincelant comme un dieu au milieu des combats. Bon cavalier, merveilleux poète, le jeune prodige fit don un jour à la beauté de sa vie et de ses rêves, en un insolent refus de vieillir qui m'arracha des larmes d'admiration et de douleur. Besler mourut à Francfort, emporté par la fièvre alors qu'il s'épuisait à écrire sous ma dictée, Jean Hennequin à Paris en voulant protéger une de mes innombrables fuites... Et toi, Cecil, la mort t'a épargné, n'est-ce pas? Quelles passions ta maison de Malamocco abrite-t-elle aujourd'hui? Quel damné homme d'État ou puissant seigneur s'enivre-t-il de tes lèvres, à l'heure où je crève de solitude, abandonné et maudit? Ah! Je l'entends ronfler, le drôle, gavé de tes coûteux plaisirs, nu comme au premier jour, vaincu et endormi contre ta hanche indifférente! Guidée par quelque songe, sa main cherche à tâtons sous le drap parfumé le souvenir d'une douce épaule. Mais

ton regard déjà s'est absenté, fasciné par les flammes qui animent les ombres autour d'une cheminée de marbre. Puissent tes pensées me rejoindre, Cecil, fût-ce le temps d'un éclair, car les murs du cachot où l'on m'a jeté exhalent l'odeur du tombeau. Ton Philippe, le sais-tu, a giflé la mort une fois de plus, à coup sûr la dernière, et ce ne seront pas mes amis, non, mais mes ennemis qui pleureront à mon chevet, et jusqu'au bout m'accableront de leurs sinistres psalmodies.

Bien que la crainte me torture de voir Orazio ouvrir la porte à une théorie de frères noirs, la spirale des images s'enchaînant les unes aux autres finit par franchir le rideau arachnéen qui sépare la veille du sommeil. Je marche soudain, dans une maison inconnue, sur un pavement à motif géométrique. Peint à même le mur, un enfant trop confiant s'éloigne du rivage à bord d'un frêle esquif, sur l'océan qui va bientôt l'engloutir. Où suis-je ? À Londres ? À Prague ? Je monte un escalier majestueux dominé par Hermès et pénètre dans une chambre. Depuis le lit où il est étendu, un Cecil vieillissant me regarde approcher, triste, immobile, et nul frémissement de plaisir n'anime son visage. Cecil ! Par un de ces tours dont les rêves ont le secret, la distance qui nous sépare ne cesse à présent de s'accroître, et mes jambes entravées par des fers s'alourdissent à chaque pas. Me glace soudain la terrible certitude de progresser ainsi vers la mort. Crier ? À cause d'un coin de bois qu'on m'a enfoncé dans la bouche, aucun son ne peut jaillir de ma poitrine. Déjà les griffes d'une bête sauvage se ferment sur mon épaule... C'est cette douleur imaginaire qui me délivre de mon cauchemar pour céder la place à un éblouissement : une lanterne danse devant mes yeux. Je distingue une face caverneuse penchée sur moi – celle d'un cyclope nommé Orazio qui m'apporte une écuelle de soupe.

– Ils ne viendront plus, soupire-t-il.

Son fade bouillon me fait du bien. Un fils de pute, ce Napolitain, au sens littéral, mais un précieux ami peut-être. Quand l'aube éclairera le soupirail, je lui demanderai de quoi écrire.

La mauvaise plume crisse entre mes doigts. Suis-je malheureux? Non : je connais la date exacte de ma mort. Et pour avoir subi, il y a deux ans, deux fois quatre traits de corde, je sais qu'il n'est pire chose en ce monde que la douleur physique, quand elle est administrée par l'homme. On m'a précipité dans le vide, on m'a disloqué les épaules, mais je n'avais pas encore renoncé à vivre et une force luttait en moi pour que mes bras ne fussent pas arrachés comme cela arrive parfois. Bientôt les flammes me lécheront les pieds, grilleront les poils de mes jambes et de mon ventre, entameront mes chairs, et j'accepterai ce supplice. J'accompagnerai même la nature dans ses efforts pour détacher de moi mon âme. Serais-je indifférent au tourment qui m'accable et sans larmes pour ma propre mort? Non plus. La sentence prononcée contre moi, je l'affirme, est l'expression de la mienne volonté : elle vous condamne pour l'éternité, mes juges, tandis qu'elle exhausse mon œuvre. Mon corps, vous le brûlerez. Ma mémoire, vous la souillerez. Mes quarante livres, vous les prohiberez. Mais la postérité divine saura reconnaître le réformateur des cieux et du savoir, cependant que vous croupirez à jamais dans les limbes de l'ignorance. Chacun de mes traités, chacun de mes discours et conférences, chacune de mes décisions fut un défi à la peur qu'au monde vous inspirez. Il me reste à adresser un dernier signe à l'univers, et ce signe sera mon agonie, telle qu'elle viendra couronner, éclairer, unifier les accidents de mon existence. Selon votre dessein, j'eusse dû me rétracter, renier ma doctrine et accepter de finir d'une

mort douce, repenti, exilé en quelque monastère, oublié. Mais je veux moi que la science se souvienne de Giordano le Nolain ! Et je veux que l'on dise, parlant de lui dans les temps à venir, non pas « Il naquit ici ou là », mais « Ainsi a péri cet homme », car ce périr est le sens et l'origine de ma vie.

Un philosophe doit-il raconter l'histoire de sa propre existence ? Oui, car elle est aussi celle de ses opinions, telles qu'il les a caressées, embrassées, nourries, livrées à la fureur des hommes, telles qu'à travers son être corporel elles se sont frottées au monde. Je laisse derrière moi quarante traités et dialogues en lesquels scintillent, comme autant d'étoiles inaccessibles, les feux de la conscience ; mais le cri de douleur du poète ? Mais ses soupirs et ses joies ? Que serait la doctrine de Platon sans les affections, les combats, le jugement, la condamnation et la mort de Socrate ? Au coucher du soleil, le serviteur des Onze broie une once de poison dans une coupe ; et l'humble geste du bourreau est le dernier mot du divin savoir. La matière mouvante, je l'ai moi aussi transformée en pensée, en amour, en orgueil, en courage. Aujourd'hui mes idées, mes sentiments et mes vertus me corrompent et anéantissent mon corps. Cette destruction de mon être est-elle étrangère à mon œuvre ? Voici ce que fut ma vie, telle qu'à moi-même je la raconte. Voici mon dernier acte, mon dernier labeur, mes dernières souffrances. Voici mes dernières pages.

Je vis donc le jour à Nola, Royaume de Naples, le trente janvier de l'an quarante-huit. Mon prénom de baptême, Philippe, évoque peut-être quelque cavalier légendaire, spectre surgi des chimères paternelles, mais plus sûrement le tyran espagnol qui régnait alors. J'ouvris les yeux dans une masure inconfortable que ma mère avait reçue en dot et qui



se cramponnait au flanc d'une colline dite des Cigales. Le paysage alentour est un coteau en pente raide que gravit un sentier scabreux, entre un ravin semé d'éboulis qui donne le vertige et une forêt peuplée de chênes, ormes et cornouillers. Notre maison voisinait avec les ruines d'un château ancestral d'où l'on aperçoit, quand la brume n'est pas trop dense, le sommet du Vésuve ouvert sur le ciel comme une bouche aux lèvres déchiquetées par le feu.

Fraulissa Savolino, ma mère, passait sa vie en mornes gémissements, assise près d'une fenêtre et fixant au loin d'un œil rancunier le quartier San Paolo où continuaient de vivre ceux qui l'avaient mise au monde. Son père, remâchait-elle, l'avait donnée à un gentilhomme plus pauvre qu'un gueux. Comme si un simple enfant eût pu être la cause d'un tel malheur, je subis jusqu'à ma septième année les fers de son amertume et de son tourment, amer, craintif et tourmenté moi-même, battu avec méchanceté, enfermé jusqu'à en perdre la raison dans des réduits obscurs. Cette femme qui, je crois, haïssait Dieu et la religion – quoique sans aucune passion – ne me fit pas même l'aumône des rudiments de piété grâce auxquels j'eusse pu prier le ciel qu'il me délivrât d'elle.

Le manque de fortune contraignait mon père, Gioan Bruno, à vendre ses talents de cavalier au vice-roi pour une solde de soixante ducats l'an. Peintes sur un écusson de bois poussiéreux suspendu au-dessus de la cheminée, ses armoiries figuraient un lion dominant une montagne qui n'était autre que la colline des Cigales. Était-ce là le rêve qu'il poursuivait aux quatre coins du Royaume, toujours occupé à des guerres dont il ne parlait jamais ? Je l'ignore, et peut-être l'ignorait-il lui aussi. Il ne rendait visite à Fraulissa qu'en de rares et brèves occasions et je ne le connus pour ainsi dire qu'à travers ses interminables absences. À chaque retour il posait un regard chargé de tristesse sur son

domaine étroit, misérable et déserté par sa femme qui, dès son arrivée, courait se réfugier chez les Savolino. Mécontent, Gioan soupirait sur son sort, tandis que son cheval affamé lançait des hennissements désespérés, attaché dans le jardin au tronc du vieux figuier qui surgissait du mur. Mon père n'avait de cesse qu'il ne quittât cette maison et ne s'enfût au plus vite vers son indéchiffrable destin. Bientôt, je le voyais s'éloigner de nouveau le long du sentier caillouteux, raide et énigmatique, casqué, bardé de fer, la lance à l'épaule. Après l'avoir accompagné jusqu'au pin déchiqueté par la foudre qui se dressait au pied de la colline, notre chien revenait rôder dans mes jambes; et je me demandais à quoi pouvait bien ressembler le monde, au-delà du chemin.

Fraulissa semblait n'avoir d'autre but que de torturer mon âme. Aussi, à une telle mère préférerais-je la forêt voisine, corps habité d'êtres innombrables, visibles et invisibles, que je pénétrais et explorais durant des journées entières, parfois jusqu'à la nuit tombée – et au péril de ma vie, pensais-je en prévoyant la pluie de coups qui m'attendait au retour. Oui, là était le ventre de l'univers, ma seule vraie demeure. À genoux, je reniflais les excréments laissés par les bêtes, j'en étudiais la taille, la forme, la chair, le grené, l'assiette, avant de déposer les miens en des lieux plus précis que les points cardinaux; des uns comme des autres, au fil des jours, je surveillais la lente et fatidique corruption. Dieu que je l'aimais l'humble anéantissement de la matière! Sous un enchevêtrement de ronces et de racines, j'avais de mes mains creusé un gîte où disparaître moi-même. Là, dans des senteurs de glèbe, j'oubliais jusqu'à l'existence du jour en quêtant avec frénésie, au cours d'un simulacre de mort, les éclairs blancs du plaisir. N'était-ce pas comme si, en une mystérieuse congression avec elle, j'eusse voulu mêler mes humeurs salées aux humeurs de la terre?

C'est dans ce bois immense strié par d'obliques et frémissants rayons de lumière que jaillirent les prémices de mon intelligence. Je ne possédais ni livre, ni maître, ni ami ; pourtant je voyais déjà mon imagination concevoir – oh ! très grossièrement – les linéaments d'une hiérarchie possible du vivant : le minéral, le végétal, l'animal. J'examinais la forme des pierres chez qui l'usure du temps était imperceptible, je délivrais de sa bogue une châtaigne afin d'en caresser l'écorce neuve, j'assistais en écoutant battre mon cœur à la mise à mort d'un mulot par le serpent. Soudain m'envahissait l'intuition de ma nécessaire présence en cette forêt, monde à l'intérieur du monde, corps à l'intérieur d'un corps ; et de ce sentiment naissait une jouissance d'un genre nouveau. « Chaque chose n'en contient-elle pas une autre ? » questionnais-je à mi-voix, brûlant d'excitation. Une bourrasque de vent s'engouffrait entre les branches. Allongé sur la terre, je m'abandonnais à l'ivresse, plongeant du regard vers l'abîme, par-delà une voûte de grands arbres noirs qui glissaient sous les nuages. Beaucoup d'êtres naturels et surnaturels peuplaient ces fourrés. Appartenions-nous tous à la même espèce ou étais-je le seul à éprouver des sentiments aussi étranges ?

Sans doute Gioan entrevit-il, flamme timide brillant dans le songe nébuleux qui lui tenait lieu d'existence, mes véritables inclinations. Il donna l'ordre à ma mère que je fusse instruit et celle-ci m'envoya suivre les leçons du vieux Joseph Provenzale, un juif connu pour ses violentes sautes d'humeur et les colères légendaires dont se délectaient ses élèves, mais qui avait permis à des générations de petits Nolains turbulents d'ânonner leurs rudiments de latin. Son école bon marché se réduisait à une pièce garnie de bancs et éclairée par deux fenêtres sur les rebords desquelles s'entassaient, pêle-mêle, les premiers livres qu'il me fut donné d'ouvrir. Enfant sauvage,

j'avais grandi librement dans la compagnie des fourmis et des serpents, pourtant j'appris à lire et écrire sans difficulté, sous sa férule, la langue de Cicéron et de Valère Maxime. Bientôt je récitai par cœur des extraits des *Commentaires* de César, conjuguai les verbes actifs et passifs, déclinai les noms sans risque d'erreur. Mon étonnante mémoire ne manquait pas d'aviver la jalousie de mes camarades ; elle força l'admiration du maître d'école. En outre, bien qu'ayant vécu jusqu'alors à l'écart de toute religion, je semblais manifester un penchant prononcé pour la métaphysique – si métaphysique veut dire art de poser des questions. Nombreux étaient en cette ville ceux qui se piquaient non seulement de grammaire, mais de philosophie, et Provenzale en faisait partie. Un jour, je lui lançai, perfide :

– Maître Joseph, est-il vrai que Dieu possède un corps ?

Le vieux fou me considéra d'un air méfiant. Ses yeux immobiles brillaient comme des cristaux de lave.

– Le nom de Dieu, biaisa-t-il, est celui qui nous est le plus obscur...

– Oui mais...

– ... et le plus familier...

– Pardonnez-moi : les prêtres ne parlent pas de Son nom, mais de Son corps. J'en suis sûr. Je les ai entendus prêcher à Santa Chiara...

Provenzale ne put contenir son irritation :

– Ah ! Le dieu des prêtres !

Il était mûr, prêt à sortir de ses gonds. Feignant une suave innocence, je m'étonnai :

– Il existe donc plusieurs dieux, maître Joseph ?

Les élèves qui se pressaient sur les bancs laissèrent échapper des ricanements sournois auxquels se mêlèrent, prononcées à voix basse, les habituelles insultes à l'égard du juif. Esquivant d'un bond la volée de taloches qu'il me destinait,

je me précipitai dans la rue et me mis à courir entre les plages de lumière, grisé par un étrange sentiment de triomphe.

Étrange et dérisoire sentiment de triomphe, devrais-je dire, et qui ne m'a jamais quitté! Le petit morveux qui, à peine l'avait-il découvert, se plaisait à jouir du pouvoir des mots ignorait encore que cette scène allait se répéter d'innombrables fois jusqu'à devenir un des motifs essentiels de sa vie. À combien de reprises ai-je été obligé de fuir – et avec quelle jubilation, Seigneur! – les conséquences de mes paroles? Ce sont elles aujourd'hui qui se retournent contre moi et, selon mon propre présage, *me font mourir sous leurs dents cruelles*. En sera-t-elle apaisée, la longue cohorte de mes adversaires malmenés, humiliés, furieux et tout congestionnés de colère? Joseph Provenzale aura en quelque sorte été le premier d'entre eux, et mon cœur lui a toujours conservé une pointe d'affection, car ce fut grâce à son insistance qu'on se décida à m'expédier à Naples, au collège. Mon esprit, ma mémoire et mon jugement, arguait-il, trouveraient à s'y développer plus favorablement qu'à Nola en sa propre école.

Pauvre Provenzale! Le collège, en effet, osait s'enorgueillir du nom d'*Academia*, mais qu'était-il d'autre qu'un repaire de cuistres dont le seul talent consistait à tourner le latin en grec et le grec en latin? La froide rhétorique qu'on y servait sentait le rance, vieille soupe dans laquelle de prétendus professeurs de lettres pêchaient du bout des doigts les citations anciennes afin d'en goûter, disaient-ils, la saveur poétique, comique ou tragique. Eux étaient comiques! Ridicules! Et qui plus est méchants comme des ânes. Je les tins en tel mépris que je m'enquis au plus vite d'un maître digne de moi. Mon père, qui guerroyait alors avec sa compagnie entre les Pouilles et les Abruzzes, me faisait la charité d'une maigre part de sa

solde. Cet argent paierait les leçons particulières. Mes pas, ou le destin qui guidait mes pas, me conduisirent à l'illustre Teofilo da Vairano, le seul vrai maître de philosophie qu'il me fut donné d'avoir. Quand je le rencontrai, il était déjà parvenu au sommet de sa gloire et avait renoncé à honorer de sa présence l'affreux collège.

Sous sa direction, j'étudiai Augustin qu'il aimait à lire à voix haute, debout derrière son pupitre. Les intonations du sage épousaient jusque dans ses moindres replis la forme du texte, la mémoire d'Augustin et l'intention de Dieu, peut-être, telle qu'en cette mémoire elle se dévoilait. Accroupi sur un méchant tabouret, je laissais mon doigt courir d'une ligne à l'autre au fil des pages de mon exemplaire. La voix et le signe ne faisaient qu'un et ce latin-là parlait à mon cœur. Si le verbe existe en son essence au-delà de la grammaire, pensais-je, alors le verbe est poésie, murmure divin, souffle ridant la surface de l'eau à l'origine du monde, création; et, comme autrefois dans la forêt mouvante, je sentais que mon âme toucherait bientôt à la substance de l'être.

– À toi de lire, maintenant, entendis-je.

Je levai les yeux. Vairano ne souriait jamais. Des fils de lumière jouaient sur son visage vénérable. J'eusse donné ma vie pour obéir à cet homme ! Ayant refermé puis ouvert au hasard le volume, je tombai sur un passage où Augustin, parlant de son père, évoque le jour où celui-ci, aux bains, aperçut chez son fils les premiers signes de la virilité, le *vêtement frémissant de l'adolescence*. Le pouvoir des mots, encore ! Je lus donc, avec application; et sous l'œil du maître mon propre vêtement frémit à son tour. Un sentiment nouveau m'étreignit le cœur, qui menaçait soudain de me couper la parole. Par un effet magique, le texte m'avait transporté aux bains d'Hippone : je n'étais plus l'élève courbé sur son livre, mais le jeune Augustin en personne, assis nu à même la pierre

tiède ; et contre mon ventre ruisselant se dressait, offerte aux regards impassibles, ma puberté naissante. Je cessai de lire. Le divin égarement venu agiter mes sens troubla Vairano qui détourna les yeux. Interrompant la leçon, il me donna congé.

Aucun doute : je me trouvais, tel Augustin au sortir de l'enfance, à la recherche d'un objet d'amour, et le sage était devenu cet objet. Grâce aux lectures, il avait commencé par créer pour moi un monde neuf où, par-delà la variété infinie des choses, se révélait sa vraie richesse, l'unité secrète et nécessaire qui préside à tout ordre, à toute beauté, à toute justice. Mais à compter de ce jour, il se manifesta personnellement dans la plupart de mes songes, au cours des brûlants cérémoniaux qu'échafaudait chaque nuit mon imagination. Comme celui des inconnus aux bains d'Hippone, son regard enveloppait alors mon corps dénudé et je ne jouissais plus qu'en invoquant sa présence, la main serrée sur mon *telum*.

Le maître ne donna aucune suite à mon amour déclaré. Bien au contraire, redoublant de sévérité, il s'appliqua à effacer de nos rapports les marques de tendresse et d'affection qui avaient pu s'y glisser, afin d'orienter nos entretiens vers le seul but qui lui parût utile : mon instruction philosophique et religieuse. Dans le secret de mon cœur, j'enrageais : les deux actions étaient-elles à ce point incompatibles ? Y avait-il quelque discordance à vouloir éveiller un esprit tout en l'aimant d'amour ? Il semblait en avoir jugé ainsi, et c'est en vain que j'épiaï, au fil des jours, l'augure d'un changement d'attitude de sa part. Dans une courte lettre qu'il m'adressa bien plus tard de Palerme – en fait peu de temps avant de mourir –, il m'avoua s'être alors servi de la peine qui m'affligeait comme d'un ferment pour mon esprit, après avoir mesuré à quel point celui-ci se nourrissait des bouillants efforts que je déployais en vue de le séduire. La

répression de son propre désir, écrivait-il, lui était apparue plus nécessaire que son accomplissement.

Le livre que, par ce moyen, il m'avait conduit à pénétrer – ces *Confessions* où brûlaient d'un feu vif les passions d'Augustin – ne devait pas seulement enivrer mes nuits d'affolantes images, il recelait aussi les principes susceptibles d'exciter l'esprit du *petit homme parleuse* que j'étais devenu. Non, décidément, Dieu ne possédait pas de corps ! Il contenait le ciel et la Terre, et en même temps les remplissait de Son être. Il était l'extérieur et l'intérieur du monde, son origine et sa fin, son âme invisible, son moteur, sa pensée et sa substance, l'Unique immatériel sans extension ni pesanteur. J'ai écrit et enseigné que Dieu est présent dans la nature comme la voix dans une chambre : nul ne peut L'observer ni Le toucher, mais tous L'entendent, car nous sommes les auditeurs de l'Un. À mon tour aujourd'hui je confesse : cette mienne philosophie est née des lectures que nous fîmes à voix haute, Teofilo da Vairano dressé comme une digue devant les forces de l'amour, et moi luttant pour le conquérir.

Un jour le sage m'annonça sans cérémonie qu'il s'appropriait à quitter Naples. Le prince Colonna, dont il était l'hôte permanent, venait d'être élu vice-roi de Sicile et il avait choisi de le suivre.

– Est-ce là ma dernière leçon ? balbutiai-je.

– Tu n'as plus besoin de mes leçons, assura-t-il.

Mais c'est de vous que j'ai besoin ! criait une voix venue du fond de ma surprise ; l'entendit-il aussi distinctement que moi ? Comme pour couper court à cette protestation silencieuse, il ajouta :

– Tu entreras l'année prochaine chez les dominicains. Fra Ambrogio Pasqua est un homme éclairé. Je l'ai convaincu sans difficulté.

Quelle difficulté ce prieur eût-il pu soulever ? Je savais le



latin et le grec mieux que les soi-disant professeurs du collège! Je possédais une mémoire phénoménale, une élocution parfaite. Était-ce l'indigence de ma famille qui aurait pu offenser les prêtres?

– Moins l'indigence elle-même que ses conséquences, répondit Vairano qui, selon son habitude, lisait dans mes pensées. On raconte que tu gagnes ta vie en jouant les postillons pour les putains de Santa Maria del Carmino...

– Personne ne peut vivre sans argent, protestai-je.

– Fra Ambrogio est supposé accueillir dans son monastère des novices qu'anime, disons, un peu de foi. Et celle-ci n'a pas la réputation de faire bon ménage avec la prostitution...

La détresse et la colère se disputaient mon cœur.

– Mon ambition n'est pas de devenir un ecclésiastique, répliquai-je avec insolence, mais un sage, comme vous, fra Teofilo!

– Le couvent est-il donc une si mauvaise voie pour y parvenir? répondit-il en feignant la surprise.

Et, pour la première fois, il ne réprima point le sourire qui naissait sur ses lèvres.

Les Dominicains possédaient à Naples quatre monastères, dont celui, illustre, de San Domenico Maggiore entre les murs duquel le bon docteur d'Aquin avait autrefois respiré, médité, et enseigné sa théologie contre un salaire d'une once d'or par mois. Là il avait écrit la troisième partie de sa *Somme* universelle, et un reliquaire abritait encore un fragment de son propre squelette. Depuis, le couvent était devenu le siège de l'université. Après deux tremblements de terre – dont le second avait détruit la moitié de la ville – et l'incendie de 1506, l'église avait été restaurée, ainsi que les trois vastes salles de cours du rez-de-chaussée, dont l'une,

celle-là même où avait professé le Sage, était réservée aux arts, à la philosophie et à la théologie.

Je franchis la porte du cloître à l'approche de ma dix-septième année, le bachelier Ambrogio Pasqua da Napoli étant prieur de l'endroit, et un certain frère Reginaldo maître des novices – des *pueri*, comme on nous appelait. En présence de trois pères, je fis serment d'être entré au couvent selon ma volonté, non contraint par la violence ni – conjecture risible : aucun des deux ne se souciait plus de moi – sous la pression de mes parents. Puis je prononçai les vœux qui me soumettaient à la règle et jurai obédience absolue à Dieu, à la Vierge et à saint Dominique. On me baptisa du prénom de Giordano et je revêtis le froc brun du moine.

La mission du frère Reginaldo consistait à dresser nos âmes et nos corps enfiévrés à la discipline du clerc et aux renoncements qu'elle implique. Pourtant, lui-même serait un jour chassé de l'ordre et condamné à rembourser des dizaines de ducats volés. Jeune ou non, le dominicain connaissait ses devoirs : fréquenter l'office, les sacrements et les processions, pratiquer l'humilité, la prière, les lectures autorisées, éviter les disputes et les calomnies, respecter la volonté de ses supérieurs, observer le silence et demeurer de longues heures tête baissée, dans la solitude de la chambre. Mais les autorités avaient fort à faire avec les manquements à la règle et il était courant qu'un moine fût expédié aux galères, tandis qu'un autre mourait au cours d'une rixe avec les maquereaux napolitains. Ceux de mes camarades qui n'avaient pas renoncé à leurs vœux aussitôt après les avoir prononcés semblaient irrésistiblement attirés par les péchés du siècle, et les diabesses aux yeux sales de Santa Maria del Carmino n'étaient pas difficiles à convaincre, qui se vendaient aux novices pour une poignée de monnaie. Chaque nuit, plusieurs *pueri* en rut franchissaient la fenêtre du dortoir et, après s'être laissés

glisser le long du mur, détalai vers les ruelles entourant le port. Je savais le mépris que les putains réservaient à cette clientèle morveuse, coupable et traîtresse à ses vœux, car j'avais, moyennant salaire, travaillé pour elles à affriander le client. En guise de faveur, il m'était même arrivé de les pratiquer une fois ou l'autre, et gratuitement ! Mais leur fou-  
toir huileux comme une sentine m'avait donné la nausée ; ce sexe à mes yeux n'était que molle pantoufle, ô combien inférieure en qualité à l'anneau rétif que le jeune mâle offrait à l'amitié. Mamelles pendantes, étreintes cagnardes, regards désespérants où seul brillait le veule éclat du vice, ventres dépourvus d'ornements que Nature avait fendu d'un coup de lame ! Non ! Rien de ce que possédaient les femmes ne m'avait ému, ni les femmes elles-mêmes, et moins encore que les autres la prétendue vierge qu'afflige, au fond des chapelles, le souvenir d'avoir mis bas un dieu – celle-ci me rappelait par trop ma mère, sans doute, et ses sempiternelles lamentations. Pendant que les novices besognaient les putains, j'ouvrais, moi, les bras à mon ami de l'époque, un nommé Félix qui devait être plus tard jeté en prison pour avoir frappé d'un coup d'épée un lecteur de droit canonique, et qui mourut à Paris, étranglé dans un cachot. Lui respectait et vénérât avec une ferveur exaspérante les images de la Vierge qu'au cours d'un accès de jalousie je déchirai. Félix me dénonça à Reginaldo. Celui-ci faisait régner la terreur chez les novices. Je fus traîné dès le lendemain devant les pères du couvent qui me sermonnèrent. Aucune idole, plaidai-je, ne mérite dévotion.

– Les images de la Vierge et des saints de l'ordre, des idoles ? s'étrangla fra Ambrogio.

– Je ne m'agenouille que devant mon Dieu invisible, répliquai-je.

J'avais forgé la formule au cours de la nuit et je la trouvais si belle qu'elle me gonfla le cœur de fierté au moment

où je la prononçai. Mais agenouillé, pour l'heure, je l'étais bel et bien, et aux pieds de trois moines dont la face prosaïque n'exprimait nulle mansuétude divine. Je fus sévèrement puni, et j'observai pour la première fois que l'estime en laquelle me tenaient les autorités du monastère pouvait fort bien se muer en méfiance : dans cet univers façonné par la peur où chacun abusait bravement de sa parcelle de pouvoir, rien n'était propre à éveiller les pires soupçons qu'un éclair d'intelligence et de liberté jaillissant soudain de l'esprit d'un étudiant.

Qu'il était loin mon bon maître, mon guide, mon cher Teofilo ! Mais je lui restais fidèle et ne laissais ni la terrible monotonie des études, ni l'ignorance et la méchanceté de ceux qui les dirigeaient effacer le souvenir quasi charnel de nos lectures d'autrefois : souvent, à la lumière d'une lampe à huile, je me replongeais en secret, les lèvres tremblantes, dans les confidences d'Augustin. Me saisissait alors une étrange sensation, un frémissement intime – celui-là même qu'avait éprouvé, à l'abri de la forêt ténébreuse, bien des années plus tôt, l'enfant à jamais mort en moi.

L'ordre de saint Dominique a été créé pour opérer le salut des âmes grâce à la prédication. À San Domenico Maggiore, la fade rhétorique ecclésiastique s'appuyait sur un commentaire quotidien d'Aristote ou de Quintilien, auteurs des plus indigestes qu'on nous forçait à parer de la prononciation idoïne et d'une série de postures pour ainsi dire liturgiques. À ces exercices aussi éloignés de la vraie philosophie que Mercure l'est de Saturne, s'ajoutaient les joutes hebdomadaires voulues par les maîtres afin de contrôler les progrès académiques de leurs élèves. En celles-ci, naturellement, j'excelsais, car j'étais un bon combattant, un guerrier farouche et impulsif. Certes, nulle connaissance nouvelle ne venait récompenser ces heures interminables passées à disputer un

point de grammaire, mais j'y cultivai l'art oratoire qui me devait rendre célèbre à Paris et à Londres. J'y mis au point le savant registre de répliques permettant de décocher à un adversaire, d'une voix exactement placée, le trait qui le réduira au silence et, si nécessaire, le couvrira de ridicule.

Quant aux vraies nourritures qu'exigeait mon âge, je ne les trouvai pas en fuyant le monastère, comme mes camarades, mais en fréquentant la riche bibliothèque qui en était l'âme et le centre. Celle-ci était gardée par un frère à demi fou nommé Marcellus, une sorte de brute au passé sulfureux qu'il fallait corrompre pour avoir accès aux ouvrages dont ni fra Ambrogio ni le maître des novices n'eussent jamais autorisé l'étude. Le bougre, murmurait-on, avait tué autrefois. Je revois son visage tourmenté, son crâne chauve, ses yeux faux qui toujours se dérobaient. Bien qu'il gardât le silence sur la nature de ses voyages, de sa folie et de ses condamnations, son secret était facile à deviner. L'ayant percé à jour, je résolus, en vue de l'adoucir, de le rejoindre dans sa chambre après complies. Selon ses propres dires, il avait fréquenté les livres toute sa vie, qu'ils fussent ou non autorisés, et le domaine sur lequel il régnait à présent recelait un trésor d'énigmes imprimées. La convoitise était-elle le seul mobile de mon geste ? Non : à l'évidence je brûlais aussi de dompter la peur que m'inspirait cet homme.

À peine eus-je gratté à sa porte que Marcellus m'ouvrit. Par un effet d'étrange discordance, l'ancre du monstre était tapissé de centaines de vignettes dorées et enluminées où figuraient, ivres d'amour et de paix, tous les bons saints de l'ordre. Le frère me fit asseoir à ses côtés et, sans laisser à aucun moment nos regards se croiser, évoqua l'aventure d'Actéon, ce chasseur légendaire qui fut transformé en cerf et dévoré par ses chiens, après avoir entrevu la beauté. Peut-être le conte lui renvoyait-il l'écho de son destin. J'étais incapable

de juger si le bibliothécaire s'adressait à moi, à quelque interlocuteur surnaturel, ou tout simplement à lui-même.

– Chasse et connaissance sont filles du désir, grommela-t-il. Et le désir mène à la mort.

Disant cela, il me pétrissait le flanc d'une main nerveuse passée sous ma chemise. Cet homme était laid et fourbe comme le diable, son haleine empoisonnée, mais je refusai de m'enfuir. Alors se produisit ce que j'avais moi-même secrètement désiré : je suffoquai bientôt entre ses bras assassins, écrasé par son corps qui exhalait une odeur de bête. Voulant savoir de quoi le drôle était capable et jusqu'où il pouvait aller, je fis mine de me refuser à lui. Une pluie de coups sur la tête fut ma récompense ; et je dus céder bien vite. Tandis que ses pouces m'écartaient les fesses, il recommença à marmonner l'histoire du chasseur dévoré par ses chiens. Je l'entendis me souffler à l'oreille :

– Actéon était trop habile veneur. Tu finiras comme lui...

Et toi, vieux dément, tu brûleras en enfer ! pensai-je, à demi étourdi par la rosée que j'avais reçue. Des larmes de douleur me brûlèrent les yeux. Comme s'il eût marché vers la mort, mon hideux amant chercha à se libérer de sa semence en poussant des râles désespérés et je jouis à mon tour, sans pouvoir rejoindre le souvenir qui pourtant me hantait, aussi fragile et mouvant qu'un reflet dans l'eau trouble, de Teofilo da Vairano, le bon maître disparu. Ce fut en me menaçant d'un couteau à manche de corne qu'il tenait dissimulé sous sa paillasse que le bibliothécaire fou me jeta dehors à coups de pied.

– Parle et je te tue.

Je ne parlai pas. Qui sait si un éclat de raison et de liberté ne subsistait pas au fond de cet esprit saccagé ? Désormais un pacte silencieux sembla nous unir, le frère et moi, un lien d'étrange amitié tissé par quelque démon sous l'étoffe des

apparences : à compter de cette nuit, je fus autorisé à lire tout ce que je voulais.

Entre leurs pages blanchies par la colle de la censure, les livres que me procurait Marcellus abritaient, flammèches vivantes de l'esprit, d'éblouissantes parcelles d'univers. Oui, il existait, à portée de mes sens, une langue *vraie* qui remplissait le ciel et la Terre. Je ne pouvais plus ignorer que le monde, las de rester captif des syllogismes décharnés d'Aristote, n'aspirait qu'à se réfléchir dans une généreuse profusion de signes. Et moi-même, combien de temps encore allais-je supporter la réclusion, cette forme illusoire de sagesse ? Ma liberté s'exerçait pour l'heure au sein de la bibliothèque, dans la compagnie nocturne des ouvrages prohibés, mais chacune de mes étapes vers la vérité aux mille visages érodait ma patience, éveillait en moi le désir de parcourir et de dominer le siècle. Marcellus ronflait à quelques pas de moi : sa chambre jouxtait les collections de livres. Accablé de fatigue, je piquais du nez à mon tour sur le lutrin, tandis que me visitait à chaque fois le même rêve : j'étais enfin élu docteur. Un homme qui me ressemblait – mais dont les traits, bien sûr, rappelaient aussi ceux de Vairano – avait ouvert à Rome, à Paris ou à Rotterdam une école entourée d'un jardin, académie lumineuse, épicurienne, où la philosophie se confondait avec la vie même, et qui voyait se succéder des générations de *pueri* à la nuque angélique. Depuis mon entrée à San Domenico Maggiore, le cercle de mon existence n'avait cessé de s'étrécir, mais au centre de ce cercle, tel le macrocosme dans le microcosme, se dévoilait l'horizon d'une autre existence possible.

Car l'infiniment petit rejoint l'infiniment grand, de même que le mouvement le plus pur s'évanouit dans l'illusion de l'immobilité. Ces paradoxes, je les avais caressés dans un livre plus que centenaire publié par un certain cardinal de

Cusa et dont le titre semblait avoir été forgé exprès pour exciter un jour ma curiosité : *La Docte Ignorance*. Fêré de mathématiques, le cardinal appliquait à tous les domaines son idée d'une coïncidence des contraires, et ma mémoire avait retenu la plupart des exemples qu'il donnait à l'appui de sa découverte. Divisons à l'infini les côtés d'un polygone inscrit dans un cercle, enseignait-il, et nous verrons le droit s'identifier au courbe. Fouettons une toupie, et l'accélération atteindra sous nos yeux à l'immobilité parfaite. La nature tout entière n'obéissait-elle pas à de telles lois? La prétendue immobilité de la Terre, notamment, exigée à grands cris par les aristotéliens, ne dissimulait-elle pas quelque invisible mouvement que ces derniers eussent été incapables de concevoir? L'absolue finitude du vivant ne coïncidait-elle pas avec l'absolue infinité divine? Ces révélations me faisaient battre le cœur aussi furieusement que la passion d'amour. Qui étais-je? Philippe, rebaptisé Giordano! Où étais-je? Sur une Terre lancée à grande allure dans le ciel noir d'un univers sans limites, peut-être incréé! Et Toi, Dieu tout-puissant, qui étais-Tu, sinon cet Univers, souffle sans début ni fin, fleuve incommensurable roulant et pétrissant les atomes de son être, forme du Tout, âme du monde et monde lui-même? Les sages existent pour les fous et les fous pour les sages, devais-je écrire un jour. Une sagesse nouvelle se dessinait bel et bien en moi au fil de mes lectures; et la clef de cette sagesse, je la devais à un dément!

Les pères ne se contentaient pas d'étouffer sous le boisseau de leur censure les doctrines anciennes, de peur qu'elles ne vinssent, ainsi parlaient-ils, nourrir les germes de l'hérésie; l'index du couvent frappait aussi les Modernes et, comme si elles fussent nées sous ma propre plume, je me délectais des railleries qu'un voyageur infatigable nommé Érasme adressait à tous les cuistres, pédants et prédicateurs qui, tels



des singes, s'emploient à mimer la vertu et à farcir d'extravagances la tête de leurs auditeurs. J'étudiais aussi les écrits du Catalan Ramon Llull dont les fameuses roues mnémoriques me fournissaient les principes d'organisation d'une mémoire déjà sûre. Enfin, je découvris le traité d'astronomie du chanoine Copernic qui décrivait un cosmos proprement *immensum* – non mesurable ; et qui surtout renversait cul par-dessus tête celui, bas et mesquin, des aristotéliens.

« Même leur ciel est faux ! » m'écriais-je en abattant le poing sur la table. La flamme de ma lampe vacillait. Dans la chambre contiguë à la bibliothèque, Marcellus cessait alors de ronfler et poussait un grognement mauvais. Les prémices de l'aube venaient de dévoiler la haute fenêtre. Je soufflais la bougie. Révélation ô combien extraordinaire ! Dans le monde limpide et aérien du chanoine, le soleil occupait le centre ! Jouant du compas, j'avais dessiné et redessiné toute la nuit les orbés concentriques de sa carte du ciel où, mus par leur seule volonté, se déplaçaient harmonieusement Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne, mais aussi la Terre, astre parmi les astres, étoile rendue à sa noblesse. Toutefois, le cercle qui nécessitait la plus large ouverture du compas continuait de symboliser une sphère supportant des planètes fixes, limite supposée du monde... Pourquoi diable Copernic s'est-il arrêté en si bon chemin ? m'étais-je demandé avec rage. Pourquoi conserver cette famille d'étoiles immobiles dans un univers où tout est mouvement ? Pourquoi une limite ? Voulait-on détruire une prison pour nous enfermer aussitôt dans une autre ? Pris de frénésie, je plantais la pointe du compas aux quatre coins du ciel, créais de nouveaux soleils et, autour de ces soleils, de nouvelles orbites immatérielles enchevêtrées les unes dans les autres. Y roulaient cent planètes inconnues parcourues de fleuves, hérissées de montagnes, couvertes d'océans, enveloppées de nuages, toutes

filles du temps éternel, sœurs bienveillantes et rondes par moi baptisées d'un nom divin et secret...

Quand le bibliothécaire me chassait de son domaine, l'oraison du matin était terminée depuis longtemps.

L'automne de soixante-huit fut la date de mon premier séjour à Rome, à l'âge de vingt ans. Qu'étais-je d'autre qu'un obscur étudiant gavé de lectures, un simple frère certes toujours prêt à batailler, mais plutôt solitaire et dont le visage maigre et terreux trahissait la fatigue des nuits de veille? Voici que j'avais reçu une invitation de Pie V en personne à lui venir décrire, me dit-on, quelques procédés mnémoniques! L'art de la mémoire est certes un art dominicain, mais j'ignore toujours par quel truchement et sur quel rapport des maîtres le pontife avait eu vent de mes talents personnels en la matière. N'ayant à l'époque jamais mis les pieds hors du Royaume, j'accueillis l'autorisation exceptionnelle de m'éloigner du cloître comme une caresse des dieux sur ma nuque.

Au moment précis où je m'apprêtais à monter en voiture, un vigoureux aquilon acheva de laver le ciel du rideau de nuages gris acier qui l'encombraient, tandis qu'un soleil triomphant irradiait ensemble et le *cortile* du monastère et la vierge aux couleurs craquelées peinte sur la façade de l'église. Réunis en grappes sous les arches, les moines grommelaient en se poussant du coude et m'adressaient des regards obliques. Fra Ambrogio me bénit. L'espace d'un instant, le doux balancement de sa main me fascina, tel un geste évoquant le mouvement infini de l'univers et la fusion de ses accidents innombrables. La tête me tourna. Le voile du monde se déchirait et mon être de chair et d'esprit n'aspirait qu'à s'engouffrer dans cette ouverture. Une peur délicieuse colora mon vertige et j'eus un tremblement de plaisir, comme quand on vole, en

rêve, au-dessus de la terre, le sexe gonflé de vie prêt à rompre les digues et la tête traversée par un grand rire fou.

Deux jours plus tard, je baisais le pied du pape Ghislieri. Quelle pitié que ce vieillard chétif, ridé, barbu, probablement malade et oublié par le Seigneur au fond d'un palais glacial ! Je songeai que seule la peur rôdait en ces lieux. Le pontife était flanqué d'un camérier à tête d'assassin et de son bras droit, le cardinal Rebiba, homme détestable s'il en fut. Après avoir obéi au protocole, je me remis sur mes genoux et continuai à lui présenter humblement une tonsure rafraîchie le matin même par un barbier ambulancier.

– Sa Béatitude t'écoute, ordonna Rebiba.

Alors, bombant le torse, j'y allai d'une traite et en hébreu de mon psaume appris par cœur. Aussi immobile qu'une statue dans une niche, le Saint-Père ne manifesta aucun signe d'impatience. Après que j'en eus terminé, un mauvais sourire naquit sur les lèvres du cardinal qui fit observer :

– Quel accent abominable a ce garçon.

Pie V parut ne pas avoir entendu la remarque.

– Remercie Notre-Seigneur, soupira-t-il, de t'avoir offert une telle mémoire, mon fils.

C'était à peine si l'on pouvait voir remuer ses lèvres derrière la barbe mosaïque. Le bruit courait qu'il portait toujours le vieux froc dominicain sous l'équipage pontifical. Ce bonhomme a gardé les troupeaux quand il était enfant, pensai-je, et maintenant le voilà pape, pauvre chose au sommet de sa puissance...

– Sa Béatitude est infiniment bonne, murmurai-je en m'inclinant jusqu'à terre. Mais il existe aussi un art antique de la mémoire. Je l'ai étudié...

– Oui ?

– Dans un ouvrage de Ramon Llull.

– *Ars raymundi*, grogna le Saint-Père dont le regard brilla

d'une lueur méprisante. Ces assemblages arbitraires de lettres et de symboles sont-ils susceptibles d'intéresser un prêtre ? N'y a-t-il donc rien d'autre à lire dans ton monastère ?

– Ce ne sont pas des assemblages arbitraires, si Sa Béatitude veut bien pardonner mon audace, mais une voie de la connaissance...

Pie V avait levé une main lasse et détourné les yeux : mes procédés mnémoniques, il s'en souciait comme d'une guigne. Paraissait l'intéresser, en revanche, le climat qui régnait dans les couvents napolitains. D'une voix mourante, il reprit :

– Et quels autres ouvrages extraordinaires ton prier t'a-t-il autorisé à consulter ?

Fra Ambrogio n'autorisait rien du tout ! Le moine pécheur chargé de la bibliothèque, par contre...

– Récemment un traité de Copernic sur les orbes célestes...

– De qui ?

– Nicolas Copernic, Votre Sainteté, un Polonais...

Sur le front du pontife, les rides se creusèrent un peu plus.

– Vous connaissez ? demanda-t-il doucement à Rebiba.

– Le nom me dit quelque chose, hésita l'autre en se tâtant le menton. Attendez... oui : une fantaisie solaire, mathématique, il me semble...

Je précisai :

– On peut en effet lire cet ouvrage comme... une sorte de jeu, mais il contient – du moins est-ce mon avis – une vérité cachée...

Pie V m'interrompit d'un geste :

– Il y a beaucoup de livres dans les bibliothèques. Peut-être plus qu'il n'est nécessaire. Certains paraissent séduisants, à première vue. Le tout est de ne pas se laisser aveugler par une lumière trompeuse. Que tiens-tu à la main ?

– Que Sa Béatitude excuse ma vanité : c'est un livre de plus, justement. Écrit par moi. Pour Elle.

– Et de quoi traite-t-il ?

– D’une arche. *L’Arche de Noé*. C’est son titre. Il s’agit d’une... allégorie, disons. La Connaissance y est représentée par... par un âne dressé à la poupe du bateau...

– Un âne, maintenant ! s’énerva le Saint-Père.

Le monde se déroba sous mes genoux : me frappait le souvenir d’une gravure luthérienne qui avait circulé sous le manteau au couvent, représentant le pape déguisé en baudet, jouant de la cornemuse sur son trône ! L’irrévérence nourrit la révolte, et la révolte l’hérésie. L’image interdite venait-elle de visiter en même temps que le mien l’esprit suspicieux du vieillard ? Pour couper court et comme on récite une leçon, je poursuivis :

– L’ignorance recèle parfois grande sagesse et grand savoir, Votre Sainteté, ainsi que l’enseignait le divin Socrate, lui-même fort sage et fort savant, quoique bien ignorant en un sens. Inversement, il arrive que l’habit de docteur masque une profonde sottise – exceptionnellement, j’entends...

Rhétorique trop ronflante qui achevait de blesser l’âme de Pie V. Rebiba s’impatia :

– La robe de profès suppose elle aussi quelque sagesse ! Sa Béatitude est affligée par les nouvelles venues des provinces. On n’y entend parler que de prêtres armés jusques aux dents, vols, forfaits et délits de toute nature – sans compter les femmes ! Ajoutons-y à présent l’insolence des clercs envers leurs maîtres, et la coupe sera pleine...

– Il n’y a aucune insolence dans mes paroles, Monseigneur. J’ai écrit une fable, un conte, une... une fantaisie...

– Qu’il s’en aille ! Qu’il s’en aille ! soufflait le pontife en agitant une main transparente.

Le camérier, qui avait retenu ses bâillements durant tout l’entretien, me devisageait avec un air de profond mépris. Rebiba se pencha vers son souverain qui se mit à lui parler

à l'oreille – de tout autre chose, sans doute. L'audience était manifestement levée. Il ne me restait qu'à emporter mon *Arche de Noé* en franchissant, à genoux et à reculons, les vingt pas qui me séparaient de la porte.

Ghislieri avait par le passé occupé la charge de Grand Inquisiteur – qu'il fallut d'ailleurs lui retirer, tant son zèle effrayait les cardinaux! –, et les travaux par lui ordonnés des nouveaux locaux du Saint-Office étaient bien avancés puisque les ouvriers perchés sur les échafaudages en achevaient déjà le premier niveau. Le troupeau de moines visiteurs vêtus de blanc auquel on m'avait agrégé découvrit bientôt le chantier au sortir du palais. Là seraient bientôt détenus et interrogés les hérétiques, nous informa-t-on.

– Une belle prison toute neuve! lança un des maçons en découvrant ses dents gâtées. Pour les canailles de votre espèce!

Cette aimable prophétie populaire s'adressait-elle à moi? Toujours superstitieux, les clercs se mirent à tripoter leurs chapelets. J'ignorais encore ce qu'il fallait *vraiment* entendre par hérésie: le genre d'accusation universelle dont ceux qui gouvernent usent constamment, une machine sûre destinée à supprimer qui les dérange... Ce maçon ne croyait pas si bien dire. Se doutait-il que je passerais les sept dernières années de ma vie entre les murs qu'il bâtissait? Sur le moment, sa vaticination fut d'autant plus vite oubliée que me démangeait l'idée de fausser compagnie aux pâles idiots qui me tenaient lieu de collègues. Ah! Me mettre enfin en quête de ce qui m'intéressait au plus haut point: les livres.

La librairie que l'on m'avait indiquée s'abritait à l'angle d'une ruelle encombrée de voitures à bras et qui débouchait sur la piazza del Duca. Mais à Rome aussi bien qu'à Naples

les vide-goussets étaient légion à courir les rues et son propriétaire, un nommé Jacobi, hésita à ouvrir sa boutique à un gamin, même tonsuré et habillé en moine. Un personnage fort bien mis, qui pouvait avoir dans les trente-cinq ans, me sauva la mise. Le quidam déclara s'appeler Jean-Antoine de Baïf, homme de lettres vénitien, mais vivant à Paris – ville située en France, crut-il devoir préciser.

– Je sais où se trouve Paris, répliquai-je. Et je m'appelle Giordano Bruno de Nola, écrivain. Je cherche des ouvrages sur les sciences nouvelles.

Le riche Jacobi était, lui, vêtu avec sobriété. Il affichait des traits et des manières on ne peut plus agréables et les livres, au contact de ses mains, devenaient fragiles comme des fleurs. Il nous montra un opuscule imprimé soixante ans plus tôt à Strasbourg et dont le frontispice s'ornait d'un navire emporté par le souffle de l'esprit.

– *Discours sur la dignité de l'homme*, dit-il.

Et, tout en caressant d'une loupe voluptueuse les pages du volume, il ajouta :

– L'auteur s'appelait Johannes Picus a Mirandola. Bien tourmentée fut sa vie, croyez-moi. Les belles opinions n'ont pas toujours la faveur du monde.

– Mieux vaut s'en tenir à la poésie, affirma Jean-Antoine, catégorique. Payez-vous la tête des puissants avec des rimes, vous les ferez sourire. Inventez une science qui les dérange, ils vous jetteront au cachot...

– Il arrive que les poètes aillent en prison, eux aussi, observa le libraire avec un léger sourire.

Pour ma part, j'étais foudroyé : au fond d'une des chapelles, à San Domenico Maggiore, il existait un portrait de ce Picus ! Et personne là-bas pour oser prétendre connaître sa philosophie ! Me saisissant du livre sans la moindre civilité, je questionnai :

– Qu’enseignait-il ?

– L’homme possède la faculté d’atteindre aux vérités divines, telle était sa doctrine.

– Par quel moyen ?

Par *sumpathia* (le sage avait emprunté l’expression aux Grecs) avec ce qui lie naturellement entre eux les éléments de l’univers, force appelée amour, sortilège mariant l’ambre et la paille, l’orme et la vigne, deux êtres attirés l’un par l’autre et naturellement le ciel et la Terre ; Harmonie inspiratrice de toutes les harmonies, en somme, que l’âme humaine pouvait, devait apprendre à pénétrer.

À croire que ce cher Pic me parlait directement par la voix du libraire, mais loin de m’étonner ses vues ne faisaient qu’éveiller l’écho de ma propre religion. Oui, celle-ci serait mûre bientôt ; pour l’heure elle tendait vers sa forme. Au fil des ans, une patiente alchimie avait su modeler ensemble intuitions de l’enfance, leçons de Vairano et livres secrets ; à présent le procès était près d’aboutir. J’écoutais en hochant la tête les explications de Jacobi, mais déjà mes idées courraient plus vite que celles du mirandolien. Dieu un jour prononce Son Nom, spéculais-je, et un tel acte est l’univers à chaque instant créé et recréé. Cet enchantement sans début ni fin, les sages kabbalistes l’ont voulu contempler autrefois en déchiffrant à l’infini les Quatre Lettres du Nom ; moi je me pencherais sur l’âme du monde, l’*anima mundi*, telle qu’en l’homme elle se reflète. L’esprit de Moïse et d’Hermès Trismégiste a su tromper l’attention des gardiens de l’ignorance et leur souffle m’est parvenu – ô magie du langage, de l’évocation et des signes qui franchissent, comme une mélodie la muraille, les remparts où la raison est retenue prisonnière...

– Les Anciens, qui en savaient plus que nos académiciens, connaissaient ces mystères, poursuivait Jacobi. Nous, nous les



avons oubliés. Pic estimait de son devoir d'inviter l'Église à les redécouvrir, car eux seuls sauveront nos religions malades qui ne font plus aujourd'hui que séparer les hommes...

– Ce que j'entends recouvre mes propres méditations, affirmai-je.

– Sans doute, admit-il – et, pris de ferveur, il déclara : Le philosophe moderne ne sera pas un grammairien, non, mais un mage possédant la faculté de communiquer avec Dieu...

– L'inspiration, l'intuition du Vrai...

– L'extase ! s'emporta le marchand.

Il frissonnait d'émotion et semblait traversé par d'étranges visions.

– L'extase ! répéta-t-il. Mais attention : trop puissante, elle risque d'entraîner la mort en détachant l'âme du corps. *Mors osculi*, comme Pic appelait cette expérience...

– La mort par le baiser...

– Les Égyptiens la pratiquaient déjà.

– Dites-moi, bonhomme, intervint Baïf, soupçonneux, c'est de la magie ce que vous nous chantez là !

Le libraire sursauta et parut reprendre ses esprits.

– Il y a magie et magie, mon cher. Celle de Pic est savante, docte et salutaire. Il s'agit d'une philosophie naturelle. Rien à voir avec les maléfices des sorciers...

Mais le poète insistait :

– Êtes-vous bien certain que le petit bouquin que vous allez faire payer une fortune à ce garçon n'est pas à l'Index et ne risque pas de le mener droit en prison, pour revenir à ce que nous disions tout à l'heure ?

Froissé, Jacobi se saisit du volume et l'emporta sans plus de cérémonie dans l'arrière-boutique. Je protestai :

– Attendez !

Mais le libraire reparut les mains vides.

– L'ouvrage contient une lettre imprimée, affirma-t-il,

dictée autrefois par Alexandre VI pour absoudre l'auteur de tout soupçon...

– L'actuel pontife, coupa Baïf, ne ressemble guère à Alexandre, que je sache. Les papes se suivent...

– ... de tout soupçon d'hérésie, disais-je. Quant à le vendre, je crois bien qu'en effet le prêtre n'aura pas de quoi le payer. Je ne vous retiens pas, messieurs.

Déjà il ouvrait la porte, mais j'avais encore un mot à dire :

– J'ai écrit un livre, moi aussi ! Tenez. Je l'ai présenté à Pie V en personne, aujourd'hui même.

Je lui tendis mon manuscrit. Jean-Antoine éclata d'un rire plein de gaieté.

– Il a présenté son livre au pape ! Voyez-vous cela !

– C'est la vérité !

– Et pourquoi ne l'a-t-il pas gardé, le pape, ce chef-d'œuvre ? Il ne sait pas lire, peut-être ?

– Le sujet ne lui plaisait pas !

– Dans ce cas tu n'as aucune chance, mon ami. L'excellent libraire que voici ne revend que des écrits dont la valeur est attestée par les pontifes.

Et il rit de nouveau, produisant un mouchoir brodé dont il s'essuya le coin des yeux. Le marchand, qui s'était rembruni, tournait une à une les pages de mon *Arche de Noé*.

– Prenez-le, Jacobi ! insista joyeusement Baïf. Prenez ce livre. Je vous garantis une affaire. Vous ne flairez donc pas le prodige chez ce petit curé ?

– Non, s'obstina l'autre. Son pensum n'est même pas imprimé. Que voulez-vous que j'en fasse ?

– Vous le vendrez deux fois plus cher que vous ne l'avez payé, parbleu ! Prenez-le, libraire ! Achetez-lui son elzévir, et moi... tenez : je vous achète le Pic ! Je parle sérieusement. C'est combien, au fait ?

Merveilleux garçon que ce Jean-Antoine. Il devait créer un

peu plus tard une authentique académie de musique et de poésie à Paris. Mais ses propres dizains étaient hantés par trop de nymphes dansant en rond parmi les fleurs pour m'émouvoir, et je ne me donnai jamais la peine de lire jusqu'au bout aucun de ses recueils. À l'heure où j'écris ces lignes, une pointe de remords me punit de ma discourtoisie et ce n'est que justice : chaque écrivain – et l'aimable Vénitien plus que tout autre – n'est-il pas en droit d'attendre de son lecteur l'once de patience et d'amitié sans laquelle il n'existerait en ce monde ni art ni philosophie – ni même la moindre entente entre les hommes ? Baïf, que je retrouvai plus tard en France et qui fit tant pour mon succès, est mort voici onze ans, et je ne suis plus en mesure de rien réparer. Sans doute avais-je entrevu chez lui une poésie légère, trop frivole à mon goût, et qui contrastait par avance avec mes desseins grandioses – rien de moins qu'une réforme des cieux !

Toujours est-il qu'il déboursa ce jour-là deux gros écus. Il me remit aussitôt le traité de Pic en déclarant :

– Un cadeau, l'ami ! Maintenant, fais-toi payer ton dû et allons-nous-en, si tu veux bien.

En échange de *L'Arche de Noé*, je reçus du libraire Jacobi un misérable *carlino* guère plus brillant dans ma main que ceux qui circulaient à Naples.

Malgré l'acharnement développé par Pie V pour repousser, à force de brimades, les prostituées romaines vers le Trastevere, nous en croisâmes de nombreuses qui esquivèrent le guet, affamées, rencognées dans l'ombre des ruelles menant de la via Giulia au Tibre. Époque lugubre que cette fin des années 1560 à Rome ! Putains et courtisanes étaient le cauchemar du pontife qui leur menait la vie dure. « Mais chaque souverain a ses caprices, devisait Baïf, et nous en subissons

tous les conséquences un jour ou l'autre.» Selon lui, la ville ne manquerait pas de voir bientôt reflleurir ses sirènes penchées aux fenêtres.

– Spécialité romaine, mon cher, ô combien nécessaire. Et le pape n'y peut rien.

Devant l'entrée d'un pont, d'un mouvement gracieux de sa canne, il avisa l'autre rive. Nous avons le choix, dit-il : d'un côté des filles pas chères et souvent guère appétissantes, sans compter le risque de se faire détrousser en chemin. De l'autre, le luxe raffiné et gratuit, à condition d'avoir ses entrées dans les bonnes maisons – et lui les avait.

– Seul privilège des poètes, affirma-t-il – et brusquement il ajouta : Quant au danger d'être poignardé en pleine rue, ma foi, il rôde partout. Mais j'y songe, as-tu le droit de t'amuser un peu ou es-tu censé regagner quelque couvent avant la tombée de la nuit ?

Je me rappelle avoir retenu un geste d'humeur.

– Là n'est pas la question.

– Alors suis-moi ! En ce qui me concerne, je préfère le luxe gratuit.

Et, tournant le dos au fleuve, il s'engouffra résolument dans une ruelle en direction de Capodiferro. Je ne bougeai pas d'un pouce.

– Eh bien ? Pourquoi restes-tu planté là comme un piquet ? Viendras-tu à la fin ?

– Je ne fréquente pas les femmes, répondis-je. Elles me répugnent.

Jean-Antoine revint sur ses pas.

– Grave erreur, chuchota-t-il. La science est la clef de la réussite, mais l'amour est celle du plaisir, peut-être du bonheur. Et c'est pour y introduire l'amour que Nature a séparé l'humanité en deux genres...

– Pardonnez-moi : vous confondez amour et génération.

Les autres espèces ont subi la même division. Connaissent-elles pour autant ce que nous appelons amour? La différence dont vous parlez sert à la reproduction, rien de plus. Quel plaisir trouvez-vous à besogner une femme? Ces chairs écœurantes...

Le poète m'effleura les lèvres du bout des doigts.

– Plus un mot sur ce sujet, l'ami. J'ai compris. Là où je t'emmène, il y a des mets pour tous les appétits.

Artichauts macérés dans l'huile, dorade farcie d'amandes, dragées, figues, soupe d'orange et raisins charnus cueillis le jour même par des moines misérables au mont Célius composaient le souper maigre que s'appropriait à donner, en son palais gardé par des sbires de la piazza Capodiferro, le cardinal Vita. La tête toujours au chaud sous un bonnet et le corps drapé dans une chasuble couleur de cendre, le prélat passait pour avoir l'esprit dérangé. Ses convives étaient au nombre de douze, parmi lesquels un peintre hollandais arborant un nez aquilin, un rimailleur à la face cynique, plusieurs gentilshommes, sans compter un troupeau de femmes aux lèvres ourlées de poudre noire... Le maître de maison errait de l'un à l'autre en produisant des gloussements rauques, ainsi qu'une bête sauvage – mais Baïf ne m'avait pas menti : déjà un être aux yeux plus sombres que la nuit accaparait mon attention, qui semblait jouer aux côtés du *monsignore* le rôle de favori...

– Comment s'appelle-t-il? m'enquis-je auprès de mon compagnon en lui pinçant nerveusement le bras.

– Cecil.

Cecil? Deux syllabes inconnues de moi. L'amant du cardinal était né en Angleterre, poursuivait Jean-Antoine à voix basse, d'un chevalier et d'une courtisane française qui avait

eu son heure de gloire à la cour d'Henri II. Tout en l'écou- tant, je suivais les évolutions de celui dont nous parlions. Était-ce pour complaire à son maître qu'il avait choisi de dissimuler son évidente beauté sous un mystérieux vêtement de ténèbres : pourpoint foncé à broderies noires, chausses de soie aux reflets nocturnes ? – Baïf semblait parfaitement bien informé à son sujet :

– Toute sa famille vit en *Britannia* : un père gouverneur d'Irlande, un demi-frère de quatorze ans, un oncle en odeur de sainteté, dit-on, chez la reine Élisabeth...

– Belle paire de cuisses, fanfaronnai-je.

– Pas si fort !

Et il afficha soudain son sourire plein de gaieté : dans la robe sépulcrale, Vita s'approchait de nous, paraissant glisser sur le carrelage brun de la pièce. La surprise arracha au prélat une expression muette où se lisait l'effroi. En se pinçant le nez, il tourna vers son mignon une mine désespérée : d'où sortait ce moine chaussé de sandales, au froc crasseux puant le rance ?

– Giordanus Brunus Nolanus, s'empessa de déclarer Jean-Antoine. Un savant, ou futur savant. Il a rencontré Ghislieri aujourd'hui même...

Le cardinal haussa les épaules en poussant un grognement sourd et s'éloigna. Cecil me toisa, impassible.

– Soyez le bienvenu, dit-il simplement.

Lui et Vita restèrent silencieux pendant la plus grande partie du souper ; on eût dit qu'ils se satisfaisaient d'entendre leurs invités gémir sur les méfaits du pontife, un dévot ennemi des arts qui couvrait les manants de largesses et abandonnait les rues aux mains des voleurs. Cet homme, assurait le peintre en trempant les doigts dans une aiguillère d'argent, n'ambitionnait rien de moins que de transformer la ville en couvent.

– On raconte qu'il brûle tous ceux qui font mine de lui désobéir, questionnai-je. Est-ce la vérité ?

– Sans distinction de naissance, confirma une des femmes.  
– Ignorez-vous, intervint l'écrivain à tête de chien, qu'un poète vient d'être expédié au bûcher pour une simple pasquinade...

– ... placardée il est vrai sur les nouvelles latrines du Vatican, ajouta la femme en roulant des yeux gourmands.

Jean-Antoine sourit avec le plus parfait détachement.

– Et que disait-elle, cette...

– Tout Rome la connaît par cœur!

– Mais encore?

Une expression de joie méchante déforma la physionomie du rimailleur qui se pencha vers lui et récita :

*Pie V ayant eu pitié  
De tous ceux qu'il avait fait chier  
Ordonna que fût érigé  
À la porte de son palais  
Ce joli merdier.*

– Très amusant, admit Baïf en croquant une amande – et, avec une grimace, comme si le fruit avait été mauvais : Tout de même, le bûcher pour si peu...

– Je suppose, intervint une drôlesse en secouant sa chevelure dorée, qu'il faudra l'enterrer en cachette, ce pape, de peur que son cercueil ne soit lapidé...

Un dominicain morveux à peine débarqué de sa lointaine province était-il tenu de laisser courir la conversation sans y prendre part? Non pas, mais seul me captivait le doux, le silencieux favori. Tout en spéculant sur le genre de pensée susceptible de traverser la tête d'un être aussi étrange et grave, j'enviais sa beauté, sa grâce, ses manières et jusqu'à sa façon de piquer la nourriture d'un coup de fourchette afin de la porter sans la moindre difficulté à sa bouche – de cet

instrument, ô supplice, il me fallait quant à moi découvrir péniblement l'usage !

– Mangez donc avec vos doigts, siffla, à mes côtés, une courtisane confite dont les mamelles menaçaient de jaillir de la robe.

Le pourpre me brûla les joues, tandis qu'une légère nausée envahissait mon cœur. Fuyant l'haleine corrompue qu'exhalait l'intérieur de cette femme, j'implorai, sans même le vouloir, un secours dans le regard de Cecil. Celui-ci ne détourna pas les yeux, mais son visage refusa de trahir aucun sentiment. S'adressant à Vita, il dit tranquillement :

– Selon Baïf, vous avez un savant à votre table, monseigneur. Peut-être devriez-vous l'interroger...

La phrase eut pour effet d'interrompre le cours de la conversation. Je vis Jean-Antoine sourire comme un idiot, le peintre hollandais darder sur moi ses yeux d'aigle et le méchant poète opter pour une expression goguenarde. Les femmes se tortillaient sur leurs chaises comme si des vers leur eussent rongé le trou du cul. Tel un homme arraché par le silence au dédale de ses méditations, le cardinal sursauta et, pour toute réponse, cracha une arête dans son assiette.

– Seriez-vous devin ? questionna ma grosse voisine d'une voix traînante. On raconte qu'il existe en France un mage qui prédit l'avenir à coup sûr...

– Michel de Notre-Dame est son nom, précisa aimablement Jean-Antoine.

Et le Hollandais :

– Vous êtes théologien : comment finiront les guerres religieuses qui déchirent les pays hérétiques ?

Du regard j'interrogeai Baïf : ce genre de débat était-il de mise à la table d'un monsignore ? Le poète m'encouragea d'un battement de cils.

– Je n'ai jamais mis les pieds dans les pays hérétiques !



m'écriai-je alors, oubliant de maîtriser les coassements de mon accent naturel. Peut-être m'y rendrai-je un jour, si Dieu le veut. Quant aux guerres dont vous parlez, j'ai lu le *De pace fidei* du cardinal de Cusa qui vécut sous le pontificat d'Aeneas Sylvius. Ce savant caressait l'espoir de voir naître une religion unique appuyée non sur un dogme complexe, mais sur les principes élémentaires qui fondent la vie des peuples...

– Pourquoi le moine crie-t-il si fort ? se plaignit une femme en se protégeant les oreilles.

– Ce cardinal fut-il brûlé par Aeneas ? s'enquit quelqu'un.

– Pas le moins du monde ! Cessons d'habiller les hommes du passé des oripeaux de notre époque !

Ma déclaration avait-elle éveillé une pointe d'intérêt ? Selon toute vraisemblance la plupart des convives attendaient que je poursuivisse. Quant à Cecil, il me dévisageait avec attention, la main sur la joue. Je poursuivis donc, et j'évoquai sans transition la corruption des frères napolitains, l'ignorance des ânes qui encombraient les chaires, la fourberie des prédicateurs qui imposaient au peuple stupide d'adorer des images, des idoles, des os enfermés dans une boîte ! En moi le rhéteur s'enflammait. On s'était plaint autour de cette table de Rome et du pontife ? À mon tour de récriminer ! Jusqu'à quand ce vieux bouc d'Aristote allait-il impunément forcer la raison, armé de ses concepts obscurs ? Jusques à quand la sagesse devrait-elle rester confinée dans les geôles de la théologie ? Je vomis d'un coup tout ce qui me pesait sur l'estomac et le flot de mon discours charria une féerie de détails et exemples amusants, piquants, comiques, hilarants, grotesques, monstrueux, ignobles – bref : napolitains ! Mon auditoire en fut conquis. Le vin aidant, j'entrepris de décrire mes propres travaux, et je ne manquai pas pour finir de vanter mes lectures interdites. Bientôt je mentionnai Ramon Llull (oui, madame, on peut prédire le

futur, grâce aux roues lulliennes ! Grâce aux nombres aussi !), Denys l'Aréopagite, Ficin, Plotin, Érasme, Copernic et même le bon Pic de la Mirandole dont je me fis fort d'exposer la doctrine, bien que je n'en eusse entendu parler que l'après-midi même chez le libraire Jacobi. Ayant marqué un arrêt, je bus une longue rasade de vin et constatai en reposant le verre que ma main tremblait. Continuez, continuez, crus-je lire dans le regard noir de Cecil. Mais la lave de ses yeux ne trahissait-elle pas quelque tempête qui faisait rage en lui ? Qu'importe ! J'étais sûr de mon talent. Comme on dévoile un mystère, j'abordai la mort par le baiser, figure ancienne, précisai-je solennellement, et même antique, égyptienne sans doute, dont...

– En voilà assez ! tonna le cardinal en abattant le poing sur son assiette.

L'esprit et le corps de cet homme étaient depuis toujours en proie à la démence. Je ne sus jamais ce qui avait déclenché un tel éclat : mes paroles ou les terribles images qui se disputaient son âme ?

– Ce n'est rien, se contenta de déclarer Cecil d'une voix glacée – puis, tourné vers moi avec colère : La mort par le baiser, disiez-vous ?

Dieu sait qu'il ne manqua pas, lui, un peu plus tard, de donner à l'expression un tout autre sens. La nuit s'apprêtait à se retirer. Égayés par couples dans les chambres du palais, les convives luttèrent contre leurs propres cauchemars. Après avoir erré d'une pièce à l'autre en chassant avec des cris de rage les démons agriffés à sa robe, Vita s'était enfin réfugié dans un réduit secret interdit à quiconque, et Cecil avait pu refermer sur nous la porte d'une alcôve tendue de rouge, flanquée d'un boudoir où reposaient un luth au ventre bombé, un trictrac, une écritoire, des cartes géographiques, des livres...